

Arthur Schopenhauer

**SÉMANTIQUE ET TRADUCTION**  
[Traduit par A. Dietrich]



---

Source : *Écrivains et style*, Paris, Alcan, 1905. Cité dans Etiemble et Jeannine Etiemble, *L'art d'écrire*, Paris, Seghers, 1970, p. 311-315.

## *Sémantique et traduction*

L'étude de plusieurs langues est non seulement au point de vue direct, mais au point de vue indirect aussi, un exercice profondément profitable au développement des facultés intellectuelles. De là, le mot de Charles Quint : « Autant on sait de langues, autant de fois on est de homme » (*Quot linguas quis callet, tot homines valet*). Voici en quoi la chose consiste :

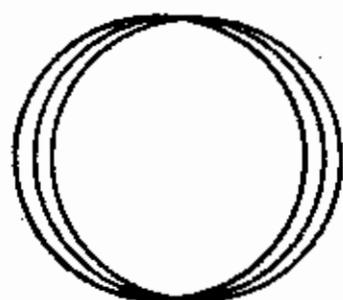
L'équivalent exact d'un mot d'une langue ne se trouve pas dans chaque autre langue. L'ensemble des idées indiquées par les mots d'une langue n'est donc pas absolument le même que celui exprimé par les mots d'une autre langue. C'est le plus souvent la même chose, parfois même d'une façon frappante, comme, par exemple,

σύλληψις [ σύλληψις] et *conceptio*, *Schneider* et *tailleur*.

Mais souvent ce sont simplement des idées seulement semblables et apparentées, différant néanmoins par une modification quelconque. Les exemples suivants peuvent servir à éclaircir provisoirement ce que je veux dire :

ἀπαίδευτος, rudis, roh.  
 ὄρμη, impetus, Andrang.  
 μέγανη, Mittel, medium.  
 seccatore, Quälgeist, importun.  
 ingénieux, sinnreich, clever.  
 Geist, esprit, wit.  
 Witzig, facetus, plaisant.  
 Malice, Bosheit, wickedness.

A ces exemples on pourrait en ajouter une infinité d'autres, sans doute encore plus frappants. Avec la démonstration des idées par des cercles, employée en logique, on pourrait exprimer cette quasi-identité par des cercles qui se couvrent à peu près, mais ne sont cependant pas tout à fait concentriques, comme ceux-ci :



Parfois, dans une langue, le mot manque pour une idée, tandis qu'il se trouve dans la plupart des autres, ou même dans toutes. Un exemple tout à fait déplorable sous ce rapport c'est l'absence en français du verbe allemand « stehen » (être debout). Pour certaines idées, d'autre part, il y a dans une seule langue un mot qui passe ensuite dans les autres langues : ainsi le latin « Affect », le français « naïf », l'anglais « comfortable, disappointment, gentleman », et beaucoup d'autres. Parfois aussi une langue étrangère exprime une idée avec une nuance que notre propre langue ne lui donne pas, et avec laquelle nous la pensons désormais. Alors tous ceux qui tiennent à exprimer exactement leurs pensées emploieront le mot étranger, sans se préoccuper des cris des puristes pédantesques. Chaque fois que, dans une langue, une idée qui n'est pas exactement la même est rendue, comme dans l'autre, par un mot déterminé, le dictionnaire traduit celui-ci par plusieurs expressions apparentées, qui, toutes, touchent la signification de ce mot, non concentriquement, mais en

diverses directions qui se côtoient, comme dans la figure précédente. De cette façon, on fixe les limites de l'idée. C'est ainsi, par exemple, qu'on rendra en allemand le latin *honestum* par « wohlanständig, ehrenwert, ehrenvoll [sic, pour ehrenvoll], ansehnlich, tugendhaft », etc., et le grec *σώφρων* d'une manière analogue (1). Voilà pourquoi toutes les traductions sont nécessairement imparfaites. On ne peut presque jamais faire passer d'une langue dans une autre une période caractéristique, en relief et importante, de manière à ce qu'elle produise absolument le même effet. Quant à la poésie, impossible de la traduire ; on ne peut que la remanier, ce qui est toujours une entreprise périlleuse. Même en simple prose, la meilleure traduction sera tout au plus à l'original ce qu'est à un morceau de musique la transposition de celui-ci dans un autre mode. Les connaisseurs en musique savent ce que cela veut dire. Voilà pourquoi chaque traduction reste morte, et son style forcé, raide, dépourvu de naturel. Ou bien elle est trop libre, c'est-à-dire se contente d'un « à peu près », et, par conséquent, est fautive. Une bibliothèque de traductions ressemble à une galerie de tableaux qui ne sont que des copies. Et les traductions des écrivains de l'antiquité, surtout, constituent pour ceux-ci un succédané tel que la chicorée par rapport au vrai café.

La difficulté gît donc, dans l'étude d'une langue, à connaître aussi chaque idée pour laquelle elle a un mot, quand notre propre langue ne possède pas de mot qui corresponde exactement à celui-ci ; et c'est souvent le cas. On doit donc, quand on étudie une langue étrangère, délimiter dans son esprit plusieurs sphères toutes nouvelles d'idées ; ainsi naissent des sphères d'idées qui n'existaient pas encore. On n'étudie donc pas seulement des mots, mais on acquiert des idées. C'est surtout le cas dans l'étude des langues anciennes. En effet, le mode d'expression des anciens diffère beaucoup plus du nôtre que ne diffère celui des langues modernes entre elles ; on le constate quand, traduisant en latin, on doit recourir à des tournures toutes différentes de celles de l'original. Oui, on doit le plus souvent refondre et transformer complètement l'idée à rendre en latin ; procédé par lequel elle est décomposée en ses derniers éléments, et recomposée. C'est en cela que consiste le grand profit que l'étude des langues anciennes apporte à l'esprit. Lorsqu'on a exactement saisi toutes les idées que la langue à apprendre désigne par les mots, et qu'à chaque mot de celle-ci on pense directement l'idée exacte qui lui répond, mais sans traduire d'abord le mot dans un mot de sa langue maternelle, et en pensant ensuite l'idée désignée par ce mot, idée qui n'y répond pas toujours exactement, — et de même pour des phrases entières, — alors seulement on a saisi l'esprit de la langue à apprendre, et fait ainsi un grand pas dans la

1. Le mot grec *σωφροσύνη* (sagesse) n'a d'équivalent exact en aucune langue.

connaissance de la nation qui la parle. Car ce que le style est à l'esprit de l'individu, la langue l'est à celui de la nation (1). On ne s'assimile toutefois complètement une langue que lorsqu'on est en état d'y traduire, non des livres peut-être mais *soi-même* : de sorte que, sans subir une diminution de son individualité, on puisse s'y exprimer directement, en se faisant ainsi goûter non moins des étrangers que de ses compatriotes.

Les gens médiocrement doués ne s'approprient pas très facilement une langue étrangère. Ils peuvent en apprendre les mots, mais ils ne les emploient que dans le sens de leur équivalent approximatif en leur langue maternelle, et continuent à conserver les tournures et les phrases particulières à celle-ci. Ils ne parviennent pas à s'approprier l'esprit de la langue étrangère, ce qui provient de ce que leur penser lui-même ne fonctionne pas par ses propres forces, mais est emprunté pour la plus grande partie à leur langue maternelle, dont les phrases et les tournures usitées représentent pour eux leurs propres pensées. Voilà pourquoi, dans leur propre langue aussi, ils ne se servent jamais que de phrases usées (*hackney'd phrases*, phrases banales), qu'ils assemblent même si maladroitement, que l'on remarque combien ils sont peu conscients de leur sens et combien peu leur penser entier s'élève au-dessus des mots : ce n'est guère, en réalité, qu'un babil de perroquet. Au point de vue opposé, l'originalité des tournures et la propriété individuelle de chaque expression qu'on emploie, sont le symptôme infaillible d'un esprit supérieur.

Il ressort donc de tout ceci que, dans l'étude de chaque langue étrangère, se forment de nouvelles idées, en vue de donner une signification à de nouveaux signes ; que des idées qui, d'une façon indécise, en formaient une plus large, c'est-à-dire moins déterminée, se séparent, parce qu'il n'y avait qu'un seul mot pour les rendre ; que l'on découvre des rapports inconnus jusque-là, parce que la langue étrangère indique l'idée par un trope ou une métaphore qui lui sont propres ; qu'en conséquence, un nombre infini de nuances, de similitudes, de dissemblances, de rapports des choses, entrent dans la conscience, grâce à la nouvelle langue apprise ; qu'ainsi donc on obtient une perception beaucoup plus variée de toutes choses. Il s'ensuit que dans chaque langue on pense autrement, ce qui donne à notre penser, par l'étude de chacune, une nouvelle modification et une nouvelle teinte ; que, par suite, le polyglottisme, outre ses nombreuses utilités immédiates, est aussi un moyen direct de formation de l'esprit, en ce qu'il rectifie et perfectionne nos vues par la variété et la nuance des idées, de même qu'il augmente aussi la souplesse du penser ; car l'étude de beaucoup de langues a pour

---

1. Posséder à fond plusieurs langues modernes et les lire facilement, c'est là un moyen de s'élever au-dessus de l'étroitesse de nationalité qui nous encadre tous.

effet de toujours séparer davantage l'idée du mot. Bien plus que des langues modernes, il faut dire cela des langues anciennes, grâce à leur grande différence d'avec les nôtres, qui ne permet pas que nous rendions un mot par un mot, mais exige que nous fondions notre pensée entière et la coulions dans une autre forme. Ou, — pour me permettre une comparaison chimique, — tandis que la traduction d'une langue moderne dans une autre exige au plus que la période à traduire soit décomposée dans ses éléments *les plus proches* et recomposée à l'aide de ceux-ci, la traduction en latin exige très souvent une décomposition dans ses éléments *les plus éloignés et derniers* (le pur contenu d'idées), desquels elle sort ensuite régénérée sous de tout autres formes; c'est ainsi, par exemple, que ce qui est exprimé là par des substantifs, l'est ici par des verbes, ou à l'opposé, et ainsi de suite (1). Le même fait se produit pour la traduction des langues anciennes en langues modernes : d'où l'on peut déjà voir quelle distance nous sépare des auteurs anciens que l'on connaît par de telles traductions (2).